

Bientôt la canonnade éclate contre la vieille porte, qui eût volé en éclats sans une épaisse traverse de sacs à terre que le capitaine Castella, toujours infatigable, avait fait établir la veille. Il était là, sans faire feu, à la tête d'un peloton de réserve. Le lieutenant d'artillerie Pierantonio, était prêt à le seconder, avec deux pièces d'artillerie chargées à mitrailles, placées à droite et à gauche de la porte pour prendre l'ennemi en flanc.

Tout à coup une nombreuse colonne débouche des maisons du faubourg et se précipite sur la porte, aux cris de *Vive Savoie !* Reçu par un feu à bout portant, elle reste un instant indécise. Les cris de ses chefs : *En avant ! en avant !* lui rendent son énergie. Elle se rue avec fureurs contre les débris de la porte, que les sapeurs achèvent de briser à coups de hache. Déjà disparaissaient les sacs à terre, et la brèche s'élargissait : " Mes enfants, il est temps, crie le brave Castella aux soldats de sa réserve. Ne tirez pas un coup inutile." Cette fois l'ennemi se retire en désordre, en emportant cependant ses blessés et ses morts, excepté un officier du génie, qui resta suspendu aux anfractuosités de la porte.

Une tentative du même genre à l'angle où le bastion des Zoccolanti touche le camp retranché, fut déjouée en même temps par le général Kanzler, qui accueillit les Piémontais par deux volées de mitraille. L'ennemi, rudement repoussé sur tous les points, renonça à toute attaque de vive force, et le feu cessa de part et d'autre sur toute la ligne de l'enceinte.

Le capitaine Castella revint bientôt nous en donner l'assurance, accompagné du capitaine Rivalta ; il venait d'escalader les débris

amoncelés autour de la porte Farina, et, sans autre précaution qu'un mouchoir blanc à la main, il avait demandé au colonel Pallavicini s'il entendait recommencer l'attaque, et de verser inutilement le sang de ses soldats. Il fut convenu que l'on attendrait des deux côtés le résultat de la capitulation.

Cependant le feu n'était pas complètement éteint, et les Piémontais lançaient toujours des bombes sur la ville. Arrêté plusieurs heures par le brigadier Cugia, avant de pouvoir pénétrer auprès du général Fanti, le capitaine Balzani n'était pas encore de retour. Le général crut devoir envoyer un troisième parlementaire, et son choix s'arrêta sur Roger de Terves. Parvenu près de Fanti, l'énergique jeune homme lui demande avec une certaine hauteur comment il avait continué de bombarder une place couverte par le drapeau blanc, qui ne se défendait pas, et pourquoi jusqu'ici il n'avait adressé aucune réponse aux deux lettres du général de Lamoricière. "*Je n'ai pas reçu la première*, répondit le général ; quant à la seconde, votre parlementaire emporte ma réponse." Puis il envoya un de ses aides de camp à la recherche de la lettre qu'il disait égarée.

Le bombardement cessa alors de toutes les batteries, la capitulation était définitivement acceptée ; mais elle ne fut signée que sur les deux heures du soir, après divers échanges de parlementaires ; à midi, les Piémontais occupaient les portes de la ville.

Le siège avait ainsi duré douze jours, du 18 au 29 septembre, avec une garnison insuffisante, qui représentait à peine le dixième de l'armée assiégeant ; le tiers de nos canons était brisé ou démonté, le cinquième de nos hommes hors de